

incapable, III. Le Vestibule du bâtiment qui lui rappelle de si cruels souvenirs.

Les journaux anglais donnent les détails suivants sur la destruction par le feu du vaisseau-école le *Warspite* : l'école établie à bord du *Warspite* est une des plus anciennes de l'Angleterre; fondée il y a près d'un siècle, elle a donné à la marine militaire et à la marine marchande près de 60,000 matelots, en faisant des marins de cette foule de vagabonds errant dans les rues de l'immense cité. Depuis quinze années, le *Warspite* servait de vaisseau-école, et depuis quatre années il était commandé par le capitaine Phipps, un des officiers les plus remarquables de la marine anglaise. Parfaitement secondé par ses officiers et les professeurs, il avait fait de cette école un véritable sujet d'admiration. En général, le nombre des mousses existant à bord était de 200, tous reçus à l'âge de quatorze ans; au moment de la catastrophe il n'y en avait à bord que 163, quelques-uns n'étant pas encore rentrés de leur congé de Noël, d'autres se trouvant à l'infirmerie à terre.

Dans la nuit du dimanche au lundi, le service se fit à bord comme de coutume; le capitaine Phipps était à terre, à sa résidence de Nightingale-Wale, à Woolwich; à bord, il y avait le lieutenant, M. Burton, le capitaine d'armes et deux professeurs.

Les factionnaires furent mis à leurs postes après le branle-bas : un sur le pont à l'ancre de quille, deux dans la batterie. Lorsque, à minuit, le maître d'armes fut de quart, il remit le service au professeur Weber, qui changea les factionnaires et mit sur le pont en faction un mousse nommé Gorse, en bas les mousses Williamson et Hopkins. A une heure, les factionnaires de relève signalèrent le feu. M. Weber vit alors de la fumée sortir par les panneaux avant; il voulut descendre, mais la fumée était déjà si épaisse qu'il fut presque asphyxié; il remonta, fit les signaux d'alarme, fit serrer les hamacs et monter tout le monde sur le pont.

Le capitaine Phipps, qu'on avait envoyé prévenir, arriva rapidement à son bord et prit la direction des travaux. Il fit rappeler aux postes d'incendie; les enfants, effrayés tout d'abord, se rassurèrent, coururent aux pompes; mais il fut facile de se convaincre que tous les efforts étaient inutiles. Le feu, qui avait pris devant, dans les coquerons où sont entassées les matières grasses, fit des progrès tellement rapides qu'il n'était plus possible de le combattre. Les flammes jaillirent par le panneau avant et entourèrent le mât de misaine. Une brise très-fraîche de Sud-Ouest soufflait en ce moment et chassait les flammes sur le bord du navire, mouillé à 100 mètres du rivage. Des embarcations accostèrent le vaisseau par tribord; les mousses firent les premiers embarqués; les officiers et les professeurs ensuite. Arrivés à terre, ils se formèrent en colonne, et, conduits par leurs chefs, ils se rendirent dans l'arsenal de Woolwich.

Le capitaine Phipps ordonna de saborder le vaisseau; mais ces vieux navires en bois sont si fortement construits que les charpentiers eurent bien de la peine à percer un trou sous le beaupré. Malgré l'eau qui s'introduisait à bord, malgré celle que quatre pompes à vapeur y jetaient sans cesse, les mâts s'embrasèrent successivement et le feu acheva son œuvre de destruction. Une enquête est ouverte, et 50 liv. st. sont promises à celui qui découvrira les incendiaires. On soupçonne que l'incendie a pour cause un acte de vengeance d'un mousse puni pour désertion.

Une tentative des plus audacieuses au lieu, il y a quelques jours, en vue de briser la première pierre de l'église du Sacré-Cœur, pour voler les pièces de monnaie et les objets précieux qui furent déposés dans le coffre de cette pierre, lors de sa bénédiction.

On sait que ce bloc de pierre rouge marbrée, lequel pèse plusieurs milliers de kilogrammes, fut posé à fleur de terre, les fondations n'étant pas encore creusées, et qu'il est resté, depuis, exposé à la curiosité du public.

Depuis quelque temps, raconte la *Liberté*, les agents de service sur la butte Montmartre avaient plusieurs fois remarqué, pendant la nuit, la présence d'un groupe de vagabonds dont les allées et venues leur paraissaient fort suspectes. Les agents redoublèrent de vigilance, et bien leur en prit; par une nuit fort obscure, huit mauvais sujets, étant parvenus à escalader la clôture en planches qui entoure le plateau de la butte, se disposaient à attaquer les deux agents de service et briser ensuite la première pierre et à s'emparer des valeurs qu'elle contient.

Fort heureusement, l'un des agents entendit du bruit; il s'avança, le pistolet au poing, au bord de la partie escarpée de la butte, et aperçut plusieurs individus accroupis au pied de la clôture en planches. Plusieurs de ses misérables menaçèrent alors de se précipiter sur l'agent, et ce dernier ne dut, peut-être sa vie qu'à la menace qu'il fit de brûler la cervelle au premier d'entre eux qui bougerait.

En même temps, l'agent cria : *A la garde!* Les hommes du poste arrivèrent aussitôt, et l'on s'empara de ces mauvais sujets; ils étaient huit, et leurs allures, de même que leurs antécédents ainsi que le révèle l'enquête, ne laissent aucun doute sur leurs intentions criminelles.

Ces huit individus ont été traduits en police correctionnelle, et condamnés à six mois de prison et à une amende.

Le sauvetage du *Magenta* se poursuit très activement. On a retiré de la mer un grand nombre de hamacs et de voiles, des projectiles et des boîtes à obus, la cuisine de l'équipage, les chaînes de Gal, la roue du gouvernail, sept canons de 24 centimètres, un de 19. En fait d'artillerie, il ne restait plus à retirer que cinq canons de 24 et deux de 19.

Une explosion de feu grison vient de se produire à Talle, dans le Staffordshire (Angleterre); huit ouvriers ont été tués.

On lit dans le *Limousin* :

« Un affreux événement mettait en émoi, mercredi matin, la ville de Tulle. On apprenait que dans la nuit, vers dix heures du soir, le receveur des contributions indirectes, en résidence à Beaulieu, s'était rendu chez le directeur, à Tulle, et lui avait tiré un coup de revolver à bout portant et en pleine figure, qu'ayant aussitôt pris la fuite et étant rentré à son auberge, il s'était fait sauter la cervelle.

Ces faits étaient malheureusement vrais. Le receveur de Beaulieu, ayant été mis à la retraite, était venu à Tulle se plaindre au directeur, et les explications qui lui furent données ne l'ayant pas satisfait, il avait voulu se venger par le double crime dont il s'est rendu coupable.

Hâtons-nous de dire que M. le directeur Chamard eut la figure un peu brûlée par la poudre, mais ne fut pas blessé. Par un de ces prodiges qu'on ne s'explique pas, la balle ne sortit pas du canon, où elle a été retrouvée.

L'assassin lui-même a survécu aux deux coups de pistolet qu'il s'est tirés à la tête et qui avaient produit de larges blessures. Saisi et transporté à l'hospice, il manifestait le regret de n'avoir pas tué l'inspecteur de son administration. Il semblait croire à la mort du directeur.

La presse allemande s'occupe encore de l'affreuse explosion de Bremerhaven, et, à ce propos, la *Gazette de Magdebourg* raconte un fait historique assez curieux.

Au printemps de 1645, la flotte suédoise était ancrée dans le port allemand de Wismar. Le major-général Wransel devait faire la traversée pour aller en Suède à bord du *Lion*, et l'amiral Blume se trouvait sur le *Dragon*.

Quelques heures avant le départ, un individu vint lui demander qu'on lui prit à bord deux caisses contenant des effets. On ne fit aucune difficulté; mais, au moment de lever l'ancre, on s'aperçut qu'une de ces caisses, qui avait été déposée sur le vaisseau-amiral près du magasin à poudre, faisait entendre un bruit singulier, pareil à celui d'un mouvement d'horloge. On l'ouvrit et l'on trouva, en effet, un mécanisme d'horlogerie en communication avec une pierre à fusil, de la poudre, du soufre et du poix. L'expéditeur de ces caisses, un nommé Hans Krevet, de Barth, interrogé sur leur contenu, prétendit les avoir reçues des mains de trois habitants de Lubek. Reconnu coupable de complicité avec un marchand danois, Hans Krevet fut condamné à mort et exécuté le 5 juillet 1645.

VARIÉTÉS

VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS

DEUXIÈME PARTIE
BERLIN ET LES BERLINOIS
Suite. — Voir le Journal de Roubaix du 10 Janvier 1876.

II. PREMIER ASPECT.

En descendant de wagon, la première chose qui frappe les yeux du voyageur ce sont des écriteaux placés aux quatre coins de la gare et portant ces mots : « Prenez garde aux voleurs ! »

Cette étiquette, collée par les soins de la police sur les murs de la capitale impériale, a quelque chose de franc et de naïf. On se dit en bougonnant sa redingote : « Voilà des gens qui ont le courage de se donner pour ce qu'ils sont. » Et n'est-ce pas aussi un avertissement à l'étranger que ce nom de *Place des Gendarmes*, porté par la principale place de Berlin ?

Pas d'octroi, pas de formalité pour les bagages. L'entrée et la sortie de la gare sont libres. Des escaliers disjoints conduisent dans une cour malpropre, où les fiacres se mêlent aux lourds camions. Dix cochers portant une large plaque de cuivre au chapeau me font signe. Je monte au hasard dans le *droshki* le plus voisin. Tous ces fiacres sont laids, usés, délabrés. A chaque tour de roue, on craint un effondrement. On y est à peu près aussi commodément assis que sur une pelote d'épingles, et on se sent honteux de se présenter aux populations dans un équipage si pitoyable, si crasseux, traité par un cheval poussif, dont les os percent la peau. Les voitures de première classe ne sont guère plus confortables et plus élégantes; la différence consiste dans l'adjonction d'une seconde haridelle, qui empêche l'autre de courir, et dans l'absence de plaque de cuivre au chapeau de l'automédon, ce qui le rend moins ridicule et moins grotesque.

Henri Heine parle de l'effet de surprise et d'étonnement que produit Paris sur l'étranger. Berlin produit aussi un effet de surprise, mais il n'a rien d'enchanté. On est surpris que la ville du nouvel Empire, la « ville de l'intelligence, la ville universelle » ait moins l'air d'une capitale que Dresde, Francfort, Stuttgart et Munich. Je ne parle pas de Vienne, qui n'est comparable qu'à Paris. (*Es gibt nur eine kaisertadt, es*

gibt nur ein Wien) (1). Vienne est une noble douairière, tandis que Berlin n'est qu'une princesse de théâtre, a dit un écrivain allemand. Ce que Berlin montre aux gens est moderne, battant neuf; tout y porte la marque de cette monarchie d'aventure et de fabrique, composée de pièces et de morceaux, de cette monarchie d'occasion qui s'est taillée à coups de sabre des vêtements dans le manteau du voisin, et qui fait mentir depuis trois siècles la morale de la fable du Geai paré des plumes du paon.

Rien de moins allemand, dans le sens gothique que nous donnons à ce mot, que la physiologie de Berlin. Les rues se suivent, longues et monotones; elles sont le produit d'une volonté souveraine, elles ont été bâties par ordre, comme des casernes, et alignées par la canne du roi-corporal. Il ne faut pas chercher ici des monuments qui parlent du passé, qui soient l'incarnation d'une époque ou d'un art. L'enthousiasme du beau n'a jamais enflé le cœur coriace de ces rois de Prusse rationalistes et mesquins. Un canon leur a toujours paru supérieur à une cathédrale; ils auraient troqué une demi-douzaine de madones de Raphaël contre un grenadier de six pieds. On dit « l'Arsenal et le Château de Berlin », comme on dit à Vienne, à Cologne, à Francfort, à Ulm, « le Dôme ou la Cathédrale ».

Le dieu de la guerre est seul reconnu et adoré dans la capitale prussienne. L'aigle tonnant de Jupiter est orgueilleusement posé sur l'église de la garnison, et la statue de la Victoire s'élève sur la place du Roi, comme le veau d'or au milieu du camp israélite. Les mélodieuses sonneries des cloches chrétiennes sont remplacées par le bruit assourdissant des tambours et des aigres sifflements des fibres. Le gai tumulte du travail est étouffé par le roulement de l'artillerie. Aussi, quand vous avez parcouru ces rues rangées à la file, veuves d'animation populaire, quand vous n'avez vu que des sabres, des casques et des panaches dix heures durant, vous vous sentez pris d'un indicible ennui, vous comprenez pourquoi Berlin, malgré le prestige que lui ont donné les derniers événements, ne sera jamais une capitale comme Vienne, Paris et Londres. Ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose : un entassement de moellons gardés par des sentinelles.

La Sprée, qui traverse la ville, est une rivière infecte, roulant de la boue noire, aux émanations pleines de pestilence. La Sprée, a dit un poète du cru, est pareille à un cygne à son entrée dans la capitale; elle en ressort semblable à une truie. Les ponts jetés sur la rivière sont en bois, lourds, massifs, mais solides et suffisants pour le passage des régiments et des canons. L'entretien des rues ferait honte à une bourgade italienne. Dans les faubourgs, pas de pavé. Quand il pleut, bêtes et gens naviguent dans une mer de boue. Les trottoirs sont incônus dans ces quartiers où la population grouille comme des animaux immondes et végète dans les caves.

Sous les *Tilleuls*, — le boulevard des Italiens de Berlin, — les trottoirs sont bordés d'une ornière profonde. A chaque instant, de grosses servantes, à la taille de tambour-major, les manches retroussées et les bras étoilés d'énormes taches de roussure, chaussées d'une espèce de sabot dans lequel le pied est nu, viennent y verser des seaux de relavures, en éblouissant les passants. La nuit, ces rigoles remplacent les égouts absents, et conduisent à la Sprée ce que la Compagnie Richer recueille avec tant de soin à Paris, et transforme en dividendes inodores. Plus d'une fois on a trouvé des ivrognes noyés dans ces ruisseaux.

Au milieu de la ville, autre foyer d'infection. C'est un immense réservoir à ciel ouvert, dont les émanations putrides tuent les mouches à cent pas. Toute description est impossible, il faut voir pour croire. Pendant trois mois de l'été des employés de la voirie sont occupés à repandre de l'acide phénique dans ce voisinage. Il a été souvent question d'assainir la ville, car le choléra y est en permanence, mais les ressources municipales sont terriblement restreintes. Du reste, le peuple ne se plaint pas, il semble se complaire dans cette atmosphère pimentée. On a voulu construire des halles pour faire disparaître ces ignobles marchés de la viande et du poisson qui se tiennent en pleine rue. Les marchands sont allés s'installer, la pratique a refusé d'y venir, et aujourd'hui, les halles de Berlin ont été transformées en cirque.

Les odeurs de Berlin ne sont pas faites pour attirer l'étranger. Elles ne donnent que des nausées, tandis que les odeurs de Vienne et de Paris produisent sur des sens émoussés une certaine titillation agréable. Celui qui a amassé une rapide fortune en Amérique, aux Indes, en Australie, vient souvent en jouir ou la dépenser dans ces deux villes. Ceux qui font fortune à Berlin n'ont rien de plus pressé que de sortir de la « grande sablonnière du Brandebourg. Cette absence d'étrangers donne à la ville l'aspect d'un village et aux plus beaux magasins l'air de boutiques.

« Que voulez-vous ? me répondait un vieux Berlinois auquel je demandais pourquoi l'apparence des magasins était en général si triste, — que voulez-vous ? Nous n'avons pas dans nos rues des processions d'Anglais, de Russes, d'Espagnols, d'Américains, de Hongrois comme chez vous. L'Egypte et la Turquie ne se ruinent pas pour nos danseuses, et nos princes qui font des folies vont ailleurs.

Les étrangers ne s'arrêtent pas chez

Il n'y a qu'une ville impériale, il n'y a qu'un Vienne. (Proverbe allemand.)

nous, ils passent, car déjà au bout de la première journée ils s'écrient en bavant : « O mon Dieu, que cette ville est intelligente ! elle est donc ennuyée ! » (*Gott was ist diese stadt der hohen intelligenz doch so langweilig !*) « Il n'existe maintenant pas de ville en Europe où l'augmentation de la population ait été aussi puissante et essor. Après Londres, Paris et Constantinople, Berlin est la capitale la plus peuplée. Lorsque éclata la grande Révolution, Paris comptait 800,000 habitants, et la résidence des rois de Prusse à peine 126,000. Sous le règne du Grand-Electeur elle n'en avait que 20,000. Le progrès tient du prodige. En 1817, Berlin est peuplée de 188,000 âmes; en 1831, de 230,000. Dans la période de vingt ans qui suit, la population s'accroît de 200,000 habitants. En 1867, en dépit de la guerre, la statistique indiquait 702,000 âmes. Au 31 décembre 1871, la population de Berlin s'élevait à 828,015 habitants, et aujourd'hui elle touche au chiffre de 850,002 (1). Les villes américaines donnent seules des exemples de colonisation aussi rapide. A mesure que le flot arrive, la ville s'agrandit, de nouveaux quartiers surgissent à l'est, à l'ouest, mais ils sont bientôt remplis de caves aux galets, le torrent débordé, des familles entières sont obligées de camper en plein air, et à côté de la capitale une autre ville s'élève, étrange, pittoresque, baroque comme son nom, c'est *Barakia*, la ville des baraquas.

Les plus riches se logent dans de vieux wagons de chemin de fer. Des boutiques, des débits de bière s'ouvrent, les baraquas s'alignent sur quatre rangs, la cité a sa police et ses veilleurs de nuit. *Barakia* a vécu un été.

A l'approche de l'hiver, le gouvernement s'est ému de cette situation, il a fait conduire les femmes et les enfants dans les hospices, et les hommes, renfermés dans la capitale, se sont mis à la chasse de cette bête sauvage que Mûrger appelle la pièce de cent sous. L'Etat n'a pas tardé à interner dans les prisons ces dangereux chasseurs.

Parmi les 133,693 émigrants de l'Allemagne qui se sont dirigés, après la guerre, sur la capitale impériale, comme vers la terre promise des milliardiers, il n'y en avait que 3,104 accompagnés de leur famille; les autres étaient seuls et représentaient 130,589 personnes dont 31,400 femmes, se subdivisant ainsi : 16,000 domestiques, 20,000 femmes non mariées et 5,400 femmes séparées de leurs maris.

La vertu prussienne, déjà sérieusement ébranlée, n'a pas résisté à cet assaut. L'ennemi est maître de la place. La prostitution s'est associée au foyer domestique, et la tourbe de coquins et de gens de mauvaise vie qui compose les dernières couches de la population berlinoise inspire à un journal officieux les tristes réflexions que voici : « Qu'on ne croie pas que Paris seul soit exposé aux horreurs d'une insurrection communiste; les mêmes matières explosives existent chez nous et se cachent sous la surface de la vie sociale. »

(A suivre) V. TISSOT.

CHANGEMENT DE DOMICILE

M. VERBRUGGHE

DENTISTE
à l'honneur d'informer sa clientèle que depuis le
20 DÉCEMBRE 1875
son domicile est transféré
6, RUE DE L'ESPERANCE, 6
RENSEIGNEMENT PARTICULIER
La rue de l'Espérance donne dans la rue de l'Hospice

Nouvelles du soir

On nous écrit de Paris, 10 janvier 1876 :
« Le Comité de législation de la gauche va rédiger une consultation juridique sur l'application de la nouvelle loi de la presse. Il s'attachera à démontrer que la prétention de M. Buffet à la prochaine séance de la Commission de permanence.

« M. Léon Say prépare le budget de 1877 pour le soumettre à la nouvelle Chambre des députés dès les premiers jours de la session, afin d'en assurer le vote à temps.

« Il faudra plus de temps, en effet, désormais pour la discussion, puisque chacune des deux Chambres devra examiner le budget. Aux termes de la constitution, c'est la Chambre des députés qui doit en être saisie la première et qui doit le voter avant le Sénat.

« Le Journal des Débats publie en entrefilet les deux lignes suivantes : « Le bruit courait ce soir d'une crise ministérielle imminente. »

« Cet entrefilet est précédé d'un article assez court, non signé, qui débute par ces mots : « Ce n'est un secret pour personne que l'homogénéité du ministère n'a jamais été aussi complète que certains journaux se sont plu à le croire et à le dire. »

« Il continue en disant que : « le cabinet n'a pu vivre jusqu'ici qu'à force de concessions réciproques... » Les sacrifices à faire, ou les fait de part et d'autre avec plus ou moins bonne grâce; et cependant que de divergences dans les esprits! que de dissentiments sur la conduite à suivre!... Toutefois le cabi-

(1) Le 23 juin 1892, la population de l'Allemagne sera égale à celle de la France, dit M. Firk dans un travail publié sous le titre de : *Population de l'Allemagne et de la France*. De 1867 à 1871, l'augmentation de la population a été, en effet, en Allemagne, de 62 0/0. En 1902, si les conditions actuelles ne changent pas, la France n'aura plus que la moitié de la population de l'Empire allemand.

net a conservé une apparence d'accord... »

« Mais, poursuivent les Débats, la période électrale est ouverte... Dans quelle mesure le gouvernement peut-il patronner des candidats? Quelles alliances doit-il faire?... Il nous semble inévitable que ces questions réveillent des méintelligences profondes que l'on a laissées dormir le plus longtemps possible. »

« Le journal constate ensuite que les ministres appartenant au centre gauche ont une autre impression à l'égard des alliances, que les membres appartenant à la droite. Parlant enfin des polémiques des journaux devenues plus agressives, et de l'abus qu'on fait du nom du Président de la République, l'auteur de l'article termine par ces mots :

« Tout cela est fâcheux et grave. Il est évident que la crise si longtemps, si patriotiquement différée, ne saurait plus être évitée. S'il est ainsi par malheur, personne ne se trompera sur le partage des responsabilités, et le pays réuni dans ses comices les imputera à qui de droit. »

Petite bourse du dimanche :
Emprunt. 104.80
Turc. 21.70

Revue télégraphique

Marseille, 9 janvier. — Le Petit Marseillais publiera demain une lettre d'Emile Olivier aux électeurs du Var. L'ancien ministre pose sa candidature dans les collèges de Draguignan et de Brignolles. Il dit dans sa lettre : « Pendant douze ans, j'ai poursuivi l'alliance de la démocratie et de la liberté par la main d'un pouvoir fort et national. Huit millions de citoyens approuveront l'Empereur inaugurant cette politique. Je n'ai ni désiré, ni provoqué le conflit avec la Prusse; j'ai fait tout ce qui était possible pour conserver la paix. Si les menées des irréconciliables n'avaient pas déjoué les plans des généraux, livré à l'ennemi le secret de nos mouvements, si l'empereur n'avait pas été trahi, si la révolution n'avait pas désorganisé et gaspillé nos ressources, l'armée du Rhin aurait retrouvé la victoire. » M. Emile Olivier termine en disant : « Lorsque l'homme abreuvé depuis six ans d'outrages grossiers demande la parole à son pays, il ne serait ni équitable ni courageux de la lui refuser. »

LES GRÉVISTES BELGES
Bruxelles, 9 janvier. — Deux bataillons de carabiniers sont partis la nuit dernière pour Charleroi, où la grève continue.

La garnison de Bruxelles a reçu l'ordre de se tenir prête à partir.

LA NOTE DU COMTE ANDRASSY.

Rome, 9 janvier, soir. — La note du comte Andrassy a été communiquée au ministère le 4 janvier. Le gouvernement italien a déclaré qu'il adhérerait aux idées contenues dans cette note, et qui sont appuyées par l'Allemagne et la Russie.

La France serait disposée à agir de même. On attend que l'Angleterre fasse connaître son opinion.

Tout fait espérer que l'accord des six puissances garantes pourra convaincre la Turquie et lui faire accepter des non-sens qui n'offensent pas sa dignité, et qui tendent à établir de sérieuses garanties pour la paix européenne.

LA GUERRE CARLISTE

Madrid, 9 janvier, soir. — D'après le *Cronista*, Madame Tristany aurait fait savoir au marquis de Molins que son mari reconnaîtrait Alphonse XII si son grade lui était maintenu dans l'armée libérale. Le gouvernement n'aurait encore pris aucune décision à cet égard.

Saint-Sebastien, 9 janvier, soir. — Le général Moralès est arrivé.

De nombreux bateaux à vapeur sont entrés dans le port de Passages, chargés de vivres pour l'armée.

La rigueur du temps force à interrompre les opérations, qui recommenceront bientôt.

Les généraux Martinez Campos et Quesada ont pris possession de leurs commandements respectifs.

AFFAIRES D'ORIENT

Raguse, 9 janvier, soir. — Chefker-Pacha, à la tête de 14 bataillons, a pris position à 4 journées de Bagdadi. Pendant deux jours l'armée ottomane s'est nourrie d'orge.

DES PRÉCAUTIONS

New York, 8 janvier. — La baie de Port Royal (Caroline du Sud) a été choisie par le gouvernement comme quartier général de la flotte américaine stationnant dans l'Atlantique Septentrional, à cause de sa proximité de Cuba.

D'après les journaux américains, on y concentrerait des bâtiments de guerre pour parer à toute éventualité.

Théâtre des Soirées Dramatiques

SPECTACLE DES FAMILLES
Direction des Frères GAILLET
Rue Neuve, près le Boulevard de Paris

Lundi 10 Janvier 1876.
Grand succès du théâtre de l'Ambigu
Première représentation en cette ville de :
Le Centenaire ou Dieu-Patrie-Famille,
drame nouveau en 5 actes par MM. d'Ennery et E. Poirier.

Bureaux à 6 h. 3/4. Rideau à 7 h. 1/2.
Prix des places : Premières, 1 fr. 25; Secondes, 75 c.; Troisièmes, 50 c.; Stalles et Loges, 2 fr.

Chemin de Fer du Nord

HEURES DE DÉPART DES TRAINS

Lille à Croix-Wasquehal, Roubaix, Tourcoing et Mouscron. — Lille, dép. m. 5.15, 6.55, 8.22, 9.55, 11.05; s. 12.57, 2.22, 4.47, 6.30, 8.55, 8.55, 10.13, 11.15.

Croix-Wasquehal, matin, 8.22, 7.08, 8.28, 10.08; s. 1.10, 2.57, 4.30, 7.08, 8.12, 10.26, 11.24. (In'y a pas.) Arrêt à Croix-Wasquehal, pour les trains partant de Lille à 11.05 du matin et à 8.30 du soir.)

Roubaix à Tourcoing et Mouscron, matin 8.22, 7.18, 8.42, 10.12, 11.25; soir, 1.20, 2.45, 5.10, 6.37, 8.22, 9.55, 11.05. Tourcoing à Lille, matin, 6.45, 8.22, 10.07, 11.34. — Soir, 1.29, 2.53, 5.19, 6.47, 8.24, 10.43, 11.49.

Mouscron. — Arr. matin, 6.05, 8.30, 10.44, 11.50. Soir, 1.46, 3.10, 5.36, 6.03, 8.49.

Nota. — Ne vont que jusqu'à Tourcoing les trains partant de Lille à 6.55 du matin, à 6.55, 10.45, 11.15 du soir. Roubaix à 7.60 matin, 7.08, 10.20 et 11.28 du soir.

Mouscron à Tourcoing et Lille, Croix-Wasquehal et Lille. — Mouscron, dép. m. 7.30, 11.28; s. 12.05, 3.24, 4.05, 5.57, 7.10, 9.13.

Tourcoing, matin, 5.05, 7.10, 8.05, 9.30, 11.35; s. 12.15, 1.28, 3.31, 6.05, 6.47, 7.40, 8.18, 9.28, 11.

Roubaix à Croix et Lille, matin, 5.13, 7.18, 8.13, 9.48, 11.46; s. 4.23, 2.33, 3.39, 5.13, 6.18, 7.28, 8.28, 9.36, 11.08.

Croix-Wasquehal, matin, 5.13, 7.24, 8.19, 9.34, 11.35; s. 12.29, 1.59, 3.45, 5.19, 7.34, 9.34, 11.44.

Lille. — Arr. matin, 5.36, 7.38, 8.33, 10.10, s. 12.08, 12.48, 1.38, 4, 5.25, 6.58, 7.50, 8.50, 9.58, 11.30.

Nota. — Le train partant de Mouscron à 7 h. 57 soir ne s'arrête pas à Croix-Wasquehal.

DICTIONNAIRE DE LA SANTÉ

ou répertoire d'hygiène pratique à usage des familles et des écoles, par le docteur J.-B. Fossagrives, professeur d'hygiène et de clinique des enfants et des vieillards de la faculté de médecine de Montpellier, et auteur de plusieurs ouvrages de médecine et d'hygiène.

Le Dictionnaire de la santé comprend toutes les questions relatives à l'hygiène privée, c'est-à-dire au gouvernement de sa vie en vue d'éloigner les causes de maladie; à l'éducation physique des enfants, au régime, au régime alimentaire, c'est-à-dire aux soins d'entretien que réclament les malades, à l'hygiène des aërs, aux rapports des familles avec les médecins, etc.

Le Dictionnaire de la santé formera un volume de format grand, in-8° Jésus, à deux colonnes d'impression, et se publiera en six fascicules.

Le 10° fascicule vient de paraître. Prix du fascicule : 1 fr. 50. En vente à la librairie Charles DELAGRANGE, rue des Ecoles, 85, à Paris, et chez les principaux libraires.

POURQUOI SOUFFRIR

alors que pour se guérir, sans remède, sans purgation et à peu de frais, il suffit de faire usage de la NOUVELLE MÉTHODE de CHÈRE, de CHÈRE, de CHÈRE, brevets s. g. d. g., perfectionnée comme goût et supérieure comme effet à tous les remèdes connus. Seul dépôt autorisé à Roubaix, 4, place de la Mairie, chez M. Coffin, pharmacien, droguiste, lauréat de l'École de pharmacologie de Lille, et dans toutes les bonnes pharmacies de France.

TAMAR INDIEN

GRILLON
Fruit laxatif rafraîchissant contre CONSTIPATION, Hémorroïdes, Migraines, etc. Ph. 24, r. Grammont, Paris. — Boîte 250, Poste 275. — A Roubaix, Dusscher, ph., 23, Grande-Rue. 9935

SANTÉ A TOUS LES ÂGES

avec et sans frais, par la délicieuse farine de santé de Dr Barry, de Londres, dite

REVALESCIERE

Vingt-huit ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, les indigestions, gastrites, gastralgies, flatulences, vents, éructations, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dysenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, ébranlements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fétide ou se levant, ou après certains plats chauds, maïs, pois, légumes secs, ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse de Castelluart, le duc de Pluskov, Madame la marquise de Bréhan, Lord Standon, le duc de Devon, d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzur, M. le professeur